

négociations piétinent et la noce est scindée en deux, de part et d'autre du *check-point*. Les difficultés se succèdent en cascade dans des impératifs de tragi-comédie : le lieu qui est un casse-tête géopolitique ; le temps compté et qui s'amenuise devant les impatiences des impétrants et de leurs invités, et devant la nonchalance des fonctionnaires plus perturbés qu'à l'ordinaire par l'accession de Bachar al-Assad à la succession de son père Hafez à la tête du pouvoir syrien ; l'action qui se démultiplie dans les imbroglios familiaux. Le père refuse d'obtempérer aux règles de sa relégation, comme de pardonner à son fils qui a épousé une Russe. Amal, la fille aînée (Hiam Abbass) brandit l'étendard de la révolte féministe pour passer outre aux interdits d'un mari jaloux et rétrograde et envisager de reprendre des études interrom-

pues pour élever ses enfants. Le fils cadet ramène de la diaspora un sourire ravageur et n'en rate pas une (surtout parmi les petites médiatrices de la diplomatie onusienne, au risque de faire échouer les pourparlers).

Les vertus de la comédie, de ses personnages à vif, de ses situations absurdes, permettent, mieux que des discours partisans ou une vaine recherche de l'objectivité, de saisir toute la complexité des problèmes et toutes les ambiguïtés dans lesquelles se débattent les individus quand ils échappent aux généralités. La métaphore du mariage extra-territorial illustre toutes les difficultés des relations intercommunautaires. Nul doute que la collaboration active de Suha Arraf, Arabe israélien et journaliste palestinien, n'ait contribué à donner au film une ambiance judicieuse et bien souvent jubilatoire. ◀



coller à l'actualité et de traiter, par la dérision, un contexte qui, à bien des égards, est dramatique. Montée de l'intégrisme et résistance au quotidien dans *Bab el Oued City*, déferlement des paraboles et de l'Internet sur fond de pénuries, de magouilles et de séquelles des cataclysmes.

Kamel et Bouzid (Samy Naceri et Faudel) sont deux frères qui, comme il se doit, vivent à l'étroit avec leur famille et subsistent en ayant recours à des expédients (éventaires de cigarettes de contrebande sur la Moutonnière, la route de l'aéroport). Seul Bouzid a trouvé une véritable échappatoire aux frustrations et à l'ennui ambiant. Il fréquente assidûment le cybercafé de Tchouch (Boualem Benani) qui se trouve, c'est une aubaine, au bas de leur immeuble. Pour ainsi dire sans quitter ses babouches (ou ses baskets), il peut "chater" avec des filles du monde entier et sortir de l'isolement et de la morosité. Et ça marche au-delà de toute espérance. Au point que Laurence (Julie Gayet), la plus assidue de ses interlocutrices, répond à son invitation et débarque à Alger. À peine

Bab el Web

Film franco-algérien de Merzak Allouache

► Depuis *Omar Gatlou* en 1976, Merzak Allouache porte sur la société algérienne un regard à la fois tendre et caustique qui emprunte souvent les recettes les plus cocasses de la comédie. *Chouchou* (2002), désopilante histoire de travesti immigré, campé par un Gad El Maleh en pleine performance, délire verbal et gestuel irrésistible, avait atteint les sommets du genre et battu des records d'audience (y compris en Algérie où la censure est prompte à s'effaroucher et où les infrastructures

cinématographiques sont sinistres). *Bab el Web* s'inscrit dans la même veine. Il rejoint aussi, jusque dans le clin d'œil du titre, *Bab el Oued City* (1993), chronique du célèbre quartier populaire, sorte de Canebière locale, aux traditions truculentes, et ce, depuis des décennies, malgré l'accumulation des catastrophes, attentats, inondations, tremblements de terre.

L'art et l'astuce de l'auteur, même s'il a eu la main un peu moins heureuse dans ce nouvel opus, sont de

le temps d'expédier au bled mère et sœur, avant d'aller accueillir la visiteuse à Dar el Beida. Les deux frères vont rivaliser d'hospitalité, de maladresses, de séduction et de rivalité, dans un contexte qui ne prête pas forcément au tourisme classique.

Ces ambiguïtés et ces paradoxes constituent un des charmes du film, d'autant que Laurence n'est pas une banale invitée. Elle aussi poursuit une quête identitaire, à rebours des deux frères "immigrés" qui regrettent le pays dont le père les a égoïstement arrachés. Elle recherche un père disparu, vivant en Algérie sous le pseudonyme de Hadj Patte Folle (Hacène Benzerari) et devenu un des magnats de la petite délinquance. Celui-là même qui a maille à partir avec Kamel et Bouzid. Imaginez l'imbroglio en perspective !

Mais, au bout du compte, l'essentiel n'est pas là. La qualité première du film est dans la façon dont les péripéties s'inscrivent dans l'atmosphère. "L'ambiance" comme on dit sur place. Une Algérie qui aspire à un monde meilleur, fusse dans un ailleurs hypothétique et qui, tout en rongant son frein, mord à belles dents dans un présent ingrat pour en tirer quelques jouissances instantanées. Ici, c'est le *trabendo* (la contrebande) de tous les produits rares et défendus. Là, ce sont les bars où la bière coule à flots, le serveur peut y rouler des hanches et s'appeler Loana, et où le karaoké propage les derniers tubes du hit-parade. Ailleurs encore, c'est la foule des parieurs clandestins

pour des combats de béliers... Tout cela sous le pullulement des drôles de parasols de la télévision satellitaire.

Merzak Allouache excelle dans ces chroniques hautes en couleur et prises sur le vif, ces galeries de

personnages en marge, à l'exemple de la folle malicieuse qui simule des suicides en provoquant des accidents, histoire de se faire prendre un bon moment en charge et de se régaler de sucreries et de whisky (Bakhta Benouis). ◀

Va, vis et deviens

Film franco-israélien de Radu Mihaileanu

► Derrière son titre en forme d'exhortation adressée à Schlomo, son jeune héros, par sa mère prête au sacrifice ultime de la séparation, le film relate un épisode assez mal connu de l'histoire de l'État d'Israël et l'une de ses composantes les moins évidentes : les Falashas, d'origine éthiopienne. Parmi les populations déplacées qui s'entassaient dans l'effroyable misère des camps aux confins du Soudan, se retrouvent des chrétiens, des musulmans et... des juifs. Tous fuyant persécutions, famines, épidémies et menaces d'extermination, en attente de l'aide internationale. Israël, soutenu par la logistique américaine,

va procéder en 1984 à une opération de "sauvetage sélectif" au bénéfice des Falashas, seules tribus noires d'Afrique revendiquant l'appartenance au Beta Israël (la maison d'Israël) et la descendance de la reine de Saba et du roi Salomon. Le raid du Mossad, sous forme de pont aérien, effectué par gros porteurs qui ressemblaient à de gigantesques oiseaux de fer, était conforme aux prédications bibliques et donc rassurant. Il fut baptisé "opération Moïse" et permit, dans sa première phase, de sauver quatre mille juifs. Ou prétendus tels.

Ainsi le petit garçon, confié par sa mère chrétienne à une femme